

## UIA – Philosophie – Le désir – 4<sup>e</sup> cours

### **Thomas HOBBS, *Léviathan* (1651) : Le désir humain de puissance**

Nous devons considérer que la félicité en cette vie ne consiste pas dans le repos d'une âme satisfaite. En effet, il n'existe rien de tel que cette *finis ultimus* (fin dernière) ou ce *summum bonus* (bien suprême), comme on le dit dans les livres de la morale vieillie des philosophes. Nul ne peut vivre non plus si ses désirs touchent à leur fin, non plus que si ses sensations et son imagination s'arrêtent. La félicité est une progression ininterrompue du désir allant d'un objet à un autre, de telle sorte que parvenir au premier n'est jamais que la voie menant au second. La cause en est que l'objet du désir d'un humain n'est pas de jouir une fois seulement, et pendant un instant, mais de ménager pour toujours la voie de son désir futur. Et donc, les actions volontaires et les penchants de tous les humains ne visent pas seulement à procurer une vie heureuse, mais encore à la garantir ; et ils diffèrent seulement dans la voie qu'ils suivent. Ce qui provient pour une part de la diversité des passions existant chez diverses personnes et, pour une autre part, de la différence de connaissance ou d'opinion que chacun a des causes produisant l'effet désiré.

C'est pourquoi je place au premier rang, à titre de penchant universel de tout le genre humain, un désir inquiet d'acquérir puissance après puissance, désir qui ne cesse seulement qu'à la mort. Et la cause de cela n'est pas toujours que l'on espère une jouissance plus grande que celle qu'on vient déjà d'atteindre, ou qu'on ne peut se contenter d'une faible puissance, mais qu'on ne peut garantir la puissance et les moyens de vivre bien dont on dispose dans le présent, sans en acquérir plus.

### **Thomas HOBBS, *Léviathan* (1651) : Qu'est-ce que la puissance ?**

Chez un humain, la PUISSANCE (considérée universellement) consiste en ses moyens actuels pour acquérir dans l'avenir un bien apparent quelconque. Elle est soit originelle, soit instrumentale.

La *puissance naturelle* réside dans les facultés supérieures du corps et de l'esprit, comme la force, la beauté, la prudence, les arts, l'éloquence, la générosité, la noblesse, situées à un niveau exceptionnel. Les *puissances instrumentales* sont de celles que l'on acquiert par celles-ci ou par la fortune ; elles sont des moyens ou des instruments pour en acquérir plus, comme les richesses, la réputation, les amis et les manœuvres secrètes de Dieu qu'on appelle chance. En effet, la nature de la puissance est, sur ce point, comme la célébrité, elle augmente en avançant ; ou comme le mouvement des corps lourds qui vont de plus en plus vite au fur et à mesure qu'ils avancent.

### **Alexis de TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique II* (1840) :**

#### **Le désir du bien-être, passion démocratique**

Ce qui attache le plus vivement le cœur humain, ce n'est point la possession paisible d'un objet précieux, c'est le désir imparfaitement satisfait de le posséder et la crainte incessante de le perdre.

(...) Chez les nations où l'aristocratie domine la société et la tient immobile, le peuple finit par s'habituer à la pauvreté comme les riches à leur opulence. Les uns ne se préoccupent point du bien-être matériel, parce qu'ils le possèdent sans peine ; l'autre n'y pense point, parce qu'il désespère de l'acquérir et qu'il ne le connaît pas assez pour le désirer.

Dans ces sortes de sociétés l'imagination du pauvre est rejetée vers l'autre monde ; les misères de la vie réelle la resserrent ; mais elle leur échappe et va chercher des jouissances au-dehors.

Lorsque, au contraire, les rangs sont confondus et les privilèges détruits, quand les patimoines se divisent et que la lumière et la liberté se répandent, l'envie d'acquérir le bien-être se présente à l'imagination du pauvre, et la crainte de le perdre à l'esprit du riche. Il s'établit une multitude de fortunes médiocres. Ceux qui les possèdent ont assez de jouissances matérielles pour concevoir le goût de ces jouissances, et pas assez pour s'en contenter. Ils ne se les procurent jamais qu'avec effort et ne s'y livrent qu'en tremblant.

**Alexis de TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique II* (1840) :**  
**Comment l'inquiétude grandit au milieu du bien-être**

---

C'est une chose étrange de voir avec quelle sorte d'ardeur fébrile les Américains poursuivent le bien-être, et comme ils se montrent tourmentés sans cesse par une crainte vague de n'avoir pas choisi la route la plus courte qui peut y conduire.

L'habitant des États-Unis s'attache aux biens de ce monde, comme s'il était assuré de ne point mourir, et il met tant de précipitation à saisir ceux qui passent à sa portée, qu'on dirait qu'il craint à chaque instant de cesser de vivre avant d'en avoir joui. Il les saisit tous, mais sans les étreindre, et il les laisse bientôt échapper de ses mains pour courir après des jouissances nouvelles.

Un homme, aux États-Unis, bâtit avec soin une demeure pour y passer ses vieux jours, et il la vend pendant qu'on en pose le faite ; il plante un jardin, et il le loue comme il allait en goûter les fruits ; il défriche un champ, et il laisse à d'autres le soin d'en récolter les moissons. Il embrasse une profession, et la quitte. Il se fixe dans un lieu dont il part peu après pour aller porter ailleurs ses changeants désirs. Ses affaires privées lui donnent-elles quelque relâche, il se plonge aussitôt dans le tourbillon de la politique. Et quand, vers le terme d'une année remplie de travaux, il lui reste encore quelques loisirs, il promène çà et là dans les vastes limites des États-Unis sa curiosité inquiète. Il fera ainsi cinq cents lieues en quelques jours, pour se mieux distraire de son bonheur.

La mort survient enfin et elle l'arrête avant qu'il se soit lassé de cette poursuite inutile d'une félicité complète qui fuit toujours. (...)

Le goût des jouissances matérielles doit être considéré comme la source première de cette inquiétude secrète qui se révèle dans les actions des Américains, et de cette inconstance dont ils donnent journellement l'exemple. (...)

L'égalité conduit par un chemin plus direct encore à plusieurs des effets que je viens de décrire.

Quand toutes les prérogatives de naissance et de fortune sont détruites, que toutes les professions sont ouvertes à tous, et qu'on peut parvenir de soi-même au sommet de chacune d'elles, une carrière immense et aisée semble s'ouvrir devant l'ambition des hommes, et ils se figurent volontiers qu'ils sont appelés à de grandes destinées. Mais c'est là une vue erronée que l'expérience corrige tous les jours. Cette même égalité qui permet à chaque citoyen de concevoir de vastes espérances rend tous les citoyens individuellement faibles. Elle limite de tous côtés leurs forces, en même temps qu'elle permet à leurs désirs de s'étendre.

Non seulement ils sont impuissants par eux-mêmes, mais ils trouvent à chaque pas d'immenses obstacles qu'ils n'avaient point aperçus d'abord.

Ils ont détruit les privilèges gênants de quelques-uns de leurs semblables ; ils rencontrent la concurrence de tous. La borne a changé de forme plutôt que de place. Lorsque les hommes sont à peu près semblables et suivent une même route, il est bien difficile qu'aucun d'entre eux marche vite et perce à travers la foule uniforme qui l'environne et le presse.

**Karl MARX, *Manuscrits de 1844* : La toute-puissance de l'argent**

---

L'argent en possédant la qualité de tout acheter, en possédant la qualité de s'approprier tous les objets est donc l'objet comme possession éminente. L'universalité de sa qualité est la toute-puissance de son essence. Il passe donc pour tout-puissant...

Si je puis payer six étalons,  
 Leurs forces ne sont-elles pas miennes ?  
 Goethe, *Faust* (Méphistophélès).

De l'or ! De l'or jaune, étincelant, précieux ! Non, dieux du ciel, je ne suis pas un soupirant frivole... Ce peu d'or suffirait à rendre blanc le noir, beau le laid, juste l'injuste, noble l'infâme, jeune le vieux, vaillant le lâche...

Shakespeare, *Timon d'Athènes*

Ce qui grâce à l'argent est pour moi, ce que je peux payer, c'est-à-dire ce que l'argent peut acheter, je le suis moi-même, moi le possesseur de l'argent. Ma force est tout aussi grande qu'est la force de l'argent. Les qualités de l'argent sont mes qualités et mes forces essentielles – à moi son possesseur. Ce que je suis et ce que je peux n'est donc nullement déterminé par mon individualité. Je suis laid, mais je peux m'acheter la plus belle femme. Donc je ne suis pas laid, car l'effet de la laideur, sa force repoussante, est anéanti par l'argent. De par mon individualité, je suis perclus, mais l'argent me procure vingt-quatre pattes ; je ne suis donc pas perclus ; je suis un homme mauvais, malhonnête, sans conscience, sans esprit, mais l'argent est vénéré, donc aussi son possesseur ; l'argent est le bien suprême, donc son possesseur est bon, l'argent m'évite en outre la peine d'être malhonnête ; on me présume donc honnête ; je suis sans esprit, mais l'argent est l'esprit réel de toutes choses, comment son possesseur pourrait-il ne pas avoir d'esprit ? De plus, il peut acheter les gens spirituels et celui qui possède la puissance sur les gens d'esprit n'est-il pas plus spirituel que l'homme d'esprit ? Moi qui par l'argent peux tout ce à quoi aspire un cœur humain, est-ce que je ne possède pas tous les pouvoirs humains ? Donc mon argent ne transforme-t-il pas toutes mes impuissances en leur contraire ? Si l'argent est le lien qui me lie à la vie humaine, qui lie à moi la société et qui me lie à la nature et à l'homme, l'argent n'est-il pas le lien de tous les liens ? Ne peut-il pas dénouer et nouer tous les liens ? N'est-il non plus de ce fait le moyen universel de séparation ? Il est la vraie monnaie divisionnaire, comme le vrai moyen d'union, la force chimique [universelle] de la société.

### **Hartmut ROSA, *Résonance* (2016) : Le monde, un capital ?**

Les sujets de la modernité (tardive) sont ainsi structurellement contraints d'envisager le monde comme un capital à investir dans la lutte concurrentielle – autrement dit, d'adopter une perspective réifiante.

Cette perspective, je l'ai qualifiée dans ce livre de stratégie d'extension de l'accès au monde. Dans le contexte du capitalisme d'accroissement, elle prend la forme d'une accumulation de capital au sens large : les sujets visent à rendre le monde acquérable (capital *économique*), connaissable, maîtrisable et utilisable (capital *culturel*) et à étendre leur propre prise sur le monde en ayant accès aux capitaux et aux positions d'autres personnes (capital *social*). Ce programme d'extension inclut le traitement, l'optimisation et la réification de notre moi. Accroître notre pouvoir de séduction et améliorer notre forme physique et notre santé, notre créativité et notre productivité (capital *corporel*) nous permettent d'élargir le périmètre du monde qui s'offre à notre portée.

Ce type de relation au monde n'est pas *seulement*, ni *principalement*, la conséquence d'une conception « fausse » de ce qu'est la vie réussie. C'est une stratégie relationnelle mise en œuvre dans une société fondée sur une logique d'accroissement et de concurrence. Son énergie motivationnelle lui vient moins du *désir avide* de posséder « une plus grande part de monde » - même s'il joue indéniablement un rôle – que de l'*angoisse* de « décrocher » et de perdre une partie de son accès au monde ou les ressources nécessaires à son assimilation. (...)

S'il est probable que la peur constitue aujourd'hui le principe structurant des relations au monde, cela ne signifie pas que le désir n'y joue aucun rôle. Au contraire : une formation sociale dont le moteur ne serait que la peur aurait peu de chance d'acquiescer une stabilité à long terme, encore moins si elle se fonde sur le principe de l'accroissement. (...) Chaque fragment de monde, ou presque, placé sous le contrôle du sujet constitue aux yeux de celui-ci une promesse implicite de résonance : le voyage réservé, le nouvel ordinateur, le cours de yoga, la langue nouvellement apprise, les amis de fraîche date – tout cela peut se révéler résonant, tout cela peut nous toucher et nous transformer. Nous acquérons et thésaurisons leur *potentiel* ; nous essayons de rendre des fragments de monde disponibles dans l'idée qu'ils pourraient *un jour* nous parler.